



Entretien avec Nadia Larina

Nadia Larina est une danseuse, chorégraphe et performeuse russe. Sa démarche artistique est aussi radicale qu'engagée. Installée en France depuis 10 ans, elle est co-fondatrice de la Compagnie FluO. Nadia Larina est l'invitée du PESMD pour l'édition 2021 de La Danse en Héritage, une création chorégraphique de fin d'études des jeunes artistes en formation au diplôme d'Etat de professeur de danse.

Propos recueillis le 08 avril 2021

Pourriez-vous nous dire quelques mots de votre parcours ?

Je suis née en Union Soviétique, la même année que le début de la perestroïka¹ initiée par Mikhaïl Gorbatchev. Très tôt, j'ai commencé à travailler dans le monde de la nuit, celui des cabarets en Russie. Je me suis alors beaucoup interrogée sur les représentations des corps féminins. Ce questionnement a suscité mon engagement social et politique. C'est ce qui m'a amenée en France, le pays des Droits de l'Homme. Après quelques années d'études en Sciences Politiques, parallèlement à un parcours chorégraphique, j'ai décidé d'y construire ma vie et de fonder une compagnie pour faire ce que je sais faire : danser

et chorégraphe avec une envie naïve de changer le monde qui m'entoure, de résister, de vivre...

Comment qualifieriez-vous votre travail de chorégraphe ?

Pour moi, le travail chorégraphique est une recherche constante de vérités : du juste, du subversif, du poétique, du beau, mais aussi de la laideur, de la monstruosité. Je cherche la catharsis, la purgation des sentiments, des miens et de ceux des spectateur.ice.s, des danseur.euse.s. Donner du sens à mes créations.

On peut dire aussi que je me situe du côté de l'art *queer*, dans le sens où je considère l'affaire privée comme quelque chose d'éminemment politique. Mon travail interroge la construction

des stéréotypes de toutes sortes : de genre, de comportement, de désirs, de sexualités. Il interroge la construction des identités, multiples, fluides, en constante évolution. J'ai la chance de travailler avec des personnes qui s'intéressent à ces sujets et avec qui je partage mes questionnements. Le travail de chorégraphe est quelque chose de collectif, partagé.

Quelle place faites-vous à la pédagogie dans votre travail ?

La pédagogie fait partie intégrante du travail de chorégraphe. En Russie, tous les professeurs de danse se disent chorégraphes alors qu'en France, il y a une vision binaire avec d'un côté, les chorégraphes avec un grand C et de l'autre, les enseignants



parfois méprisés. Moi-même en début de carrière, j'écartais la possibilité d'enseigner bien que la pédagogie soit chez moi quelque chose de naturel. Puis, je me suis formée au Centre National de la Danse pour devenir professeur de danse contemporaine ; j'ai rapidement remarqué que le travail pédagogique nourrissait le travail chorégraphique et inversement.

Pourtant, je ne me considère pas comme une enseignante à part entière. Les déplacements et l'instabilité liés à mon métier ne me permettent pas de m'engager à long terme auprès d'un groupe. Et cela me frustre beaucoup ! C'est pourquoi, le projet du PESMD était un véritable cadeau. J'ai pu accompagner un groupe de jeunes danseurs durant une année et ainsi aller plus loin dans la recherche chorégraphique et identitaire.

Comment est né ce projet de création avec le PESMD ?

J'ai répondu à l'invitation de Laurence Levasseur alors directrice du département Danse du PESMD. Au départ, je ne pensais pas aborder ce thème de l'émancipation et du genre, récurrent dans mon travail. Puis, j'ai fait la connaissance de ces étudiants : 25 jeunes femmes et 1 jeune homme qui avait déjà effectué des perfor-

mances *drag queen*. C'était une évidence ! Tous ont exprimé leur intérêt et c'est ainsi qu'est né le projet.

C'était une chance pour moi de les faire se questionner, même si le sujet ne leur était pas étranger. J'avais envie qu'ils soient heureux, épanouis dans leur travail. Le milieu de l'art reste très patriarcal, surtout celui de la danse, et le milieu pédagogique ne fait pas exception. Il faut être prêt pour affronter ce monde et que cela change. Ce thème de l'émancipation avait du sens pour un projet de fin d'études.

«Le travail pédagogique nourrit le travail chorégraphique et inversement»

Pourquoi cet engagement ?

Je suis assez sensible à la construction de nos identités. Depuis mon plus jeune âge, je me questionne sur leur déconstruction, non pas dans le sens de destruction, mais pour prendre conscience du formatage qui existe. Le conditionnement peut être destructeur. Et puis, j'aime les minorités, j'aime le non-admis, j'aime celles et ceux qui se posent des questions. C'est pour ces raisons que j'ai aimé la France et sa pensée cartésienne. Espérons que l'exception française (dans tous les sens du terme) perdurera.

Pourquoi avoir intitulé la création « La première fois que j'ai compris... » ?

C'est le premier titre qui m'est venu à l'esprit. Il reprend la question que j'ai posée aux étudiants au début du processus du projet : « quand

avez-vous compris que vous étiez une fille/un garçon ? ». La pièce est un ensemble de réponses à cette question, par la parole, la musique (composée par les musiciens Erik Karol et Bastien Fréjaville), le mouvement, l'énergie.

Pouvez-vous décrire le processus de création de cette pièce ?

Nous sommes partis des souvenirs d'enfants des étudiants en utilisant l'écriture spontanée. Je n'ai pas annoncé la thématique d'emblée ; je ne voulais pas la leur imposer. Après avoir retranscrit leurs souvenirs, les danseurs ont composé eux-mêmes des parties du spectacles.

J'ai aussi apporté des textes et des interviews de chorégraphes qui me touchent : Yvonne Rainer, Alain Buffard, Phia Ménard. Ce sont des personnalités très fortes, leur démarche artistique est émancipatrice ; ce sont des artistes libérés qui ont confiance en les spectateurs. Ils parlent de leur vie privée, de leurs fragilités,

«Ce thème de l'émancipation avait du sens pour un projet de fin d'études»

de leur maladie, de leur changement d'identité. L'occasion d'aborder un peu l'histoire de la danse. Les étudiants ont essayé d'extraire l'essence de l'art de ces trois chorégraphes en écrivant des phrases à partir de leurs lectures.

Puis j'ai mis en scène, trouvé des moments d'ensemble, etc. J'ai essayé de les guider au mieux, de les accompagner sans les heurter. J'ai adopté l'éthique du *care*².



Avez-vous développé une nouvelle identité artistique au contact des étudiants du PESMD ?

Ce travail m'a beaucoup appris. Les étudiants ont été le miroir de mes questionnements, de mes recherches, de ma manière de travailler avec un groupe. Ce projet m'a permis d'enrichir ma création en cours et vice versa. Devoir diriger tous ces jeunes en même temps : sacré challenge ! J'espère avoir bientôt les moyens de créer quelque chose d'aussi grand au sein de ma compagnie!



En quoi la danse est-elle une forme de lutte contre l'oppression ? Vous la déterminez outil d'émancipation, d'expression de soi, de ses idées. Pouvez-vous nous en dire plus ?

Quand on interdit aux esclaves noirs du Portugal de faire des combats, ils inventèrent la *capoeira*. Pina Bausch dit : « Dansez, dansez, sinon nous sommes perdus ». Je ne dis pas que la danse prime sur toutes les autres formes d'expression comme la littérature, la poésie ou la musique. Toutes sont des formes de résistance, de lutte, d'évasion, d'échappement, d'accès à un

«L'instrument de la danse est le corps humain et il porte l'histoire de l'humanité»

autre monde. Mais l'instrument de la danse est le corps humain et il porte l'histoire de l'humanité.

té. En ce sens, la danse est plus juste, mais aussi plus fragile, plus éphémère que les autres formes d'arts.

Oui, la danse est outil d'émancipation du corps. Surtout la danse contemporaine qui est moins codifiée que les autres danses. J'aime la danse classique avec laquelle j'ai commencé. J'aime le cabaret, même si notre relation est litigieuse. Le jazz traditionnel et les comédies musicales me tiennent vraiment à cœur. Néanmoins, elles reproduisent des stéréotypes de genre et peuvent donner une image lisse de la réalité. De mon point de vue, la danse contemporaine magnifie la technique des autres danses, la distance de l'expressivité ou, au contraire, la théâtralise pour n'en saisir que l'essence. La danse contemporaine est une danse émancipée •

1. La perestroïka est le nom donné aux réformes économiques et sociales menées en URSS par le Secrétaire général du Parti Soviétique Socialiste Mikhaïl Gorbatchev de 1985 à 1991. Ces réformes ont amené à la chute de la dictature communiste et vers plus de démocratie.

2. Éthique issue des études féministes qui entend de reconstruire l'organisation de notre société sur de nouvelles bases d'interdépendance et d'inclusion.